

GILET Julien (Ifpo, Damas)

« Les montagnes côtières de la Syrie dans l'Antiquité et au Moyen-Âge », vendredi 29 mai 2009.

La première croisade et la place des Arméniens dans les montagnes côtières de Syrie

Je souhaite parler aujourd'hui des premiers croisés en Syrie et de leur rencontre avec les Arméniens dans les montagnes côtières. Le siège d'Antioche à partir de la fin de l'année 1097 est véritablement un événement qui marque la rencontre entre Francs et Arméniens en Syrie du Nord. Les auteurs arabes et occidentaux se sont beaucoup étendus sur ce siège en donnant de nombreux détails concernant les montagnes entourant la ville. Ce n'est pas vraiment le siège en lui-même, stratégique et tactique qui nous intéresse mais plutôt tout ce qui tourne autour de cet événement : rencontre avec les communautés, aide et alliances économique, militaire et politique.

Introduction sur les Arméniens à Antioche avant la 1^{ère} croisade :

Les Croisés arrivent devant Antioche alors que cette ville n'appartient aux Seldjukides que depuis 1084 et sa prise par Qutlumush sur Philarète l'Arménien alors possesseur d'un grand état indépendant de Byzance en Syrie du Nord, dirigé et peuplé en majorité par des Arméniens. Le chroniqueur arménien Matthieu d'Edesse note d'ailleurs lors de la prise de la ville par les Francs que

« Ce fut de cette manière que fut prise cette cité jadis enlevée aux Arméniens. »

Pour compléter ce très rapide tableau de la présence arménienne à Antioche avant l'arrivée des Francs, nous noterons que dès 752, Antioche est le siège d'un évêché arménien. Les liens entre Antioche et les Arméniens ne sont plus à démontrer.

Arrivée des croisés à Antioche :

L'armée des croisés, après avoir forcé le passage du Jisr al-Hadid, arrive fin octobre 1097 devant Antioche. Le siège va durer sept mois et les auteurs ne tarissent pas de détails

sur les combats, mais aussi sur la vie qui s'installe autour du camp des Francs. Le siège devenant long, les assiégeants cherchent à se nourrir et les communautés villageoises des montagnes les aident :

« A partir de ce moment, les nôtres [les Francs] purent aller plus facilement dans les villae et dans les vici des Arméniens pour réclamer de la nourriture et, de même, les Arméniens eux-mêmes et leurs compatriotes de cette terre apportaient des marchandises aux nôtres. »¹

Les Francs se rendent aussi dans les

« colonies d'Arméniens qui vivaient dans ces parages. »²

Les auteurs occidentaux nous montrent ici des communautés organisées : villae, vici, colonies. Même si nous ne pouvons pas situer avec exactitude et nommer ces différentes communautés d'arméniens, les sources nous permettent de prendre conscience de leur importance dans les montagnes entourant Antioche. Un seul auteur occidental (Foucher de Chartres) ne partage pas ce point de vue et dénonce l'attitude des Arméniens :

« Quand aux Arméniens du dehors, établis dans le pays, non seulement ils ne nous apportaient aucune vivre, mais souvent eux-mêmes venaient piller nos gens. »³

Par contre comme les autres auteurs, il dénote bien la présence dans les montagnes d'Arméniens. Que penser finalement de l'aide des populations arméniennes aux Croisés ? Aide forcée et contrainte, véritable ravitaillement, ou bien comme Foucher de Chartres vol et pillage des Francs par les Arméniens ? La vérité se situe sans doute entre les deux. Mais il est à penser que les Arméniens ont dans un premier temps aidés les Croisés pour les débarrassés des seldjukides. Cette identité de pillards se retrouve aussi même à la fin du XVIIIème siècle dans le récit de voyage dans l'Amanus d'un religieux arménien de la congrégation des mekhitaristes :

« Les musulmans aussi bien que les Arméniens sont, en général, des brigands. »⁴

¹ Robert le Moine, RHC Occ, T.III, p.777

² Guibert de Nogent, RHC Occ, T.IV, p.207

³ Foucher de Chartres, Histoire des Croisades, p.43

⁴ Alichan, Sisouan, pp.420-421, et trad. Pp.503-504.

Nous ne pouvons qu'en prendre note. Quoi qu'il en soit, les Arméniens sont bien présents et bien implantés dans la région en tant que communautés villageoises.

Aujourd'hui restent encore des traces de ces communautés villageoises. 'Aramo près du château de Saladin, Kessab et ses petits villages conservent des traces de leurs origines médiévales. 'Aramo possède trois églises arméniennes dont deux remontent au XIIème siècle. Kessab est le nom actuel de Casambella, mentionné dans les sources occidentales comme un point de passage entre Lattaquié et Antioche.

Nous ne devons pas oublier aussi les communautés religieuses :

*Les moines de la Montagne Noire leur fournirent aussi des vivres ; tous les fidèles, en cette occasion, rivalisèrent de dévouement.*⁵

La montagne noire désigne chez les Arméniens la région des monts de l'Amanus près d'Antioche. Les monastères sont nombreux, aussi bien chez les Grecs que les Syriens, les Arméniens mais aussi chez les Géorgiens. Les communautés s'entremêlent et parfois se disputent les monastères, en particulier le monastère de Parlahou ou Saint Parlier, Saint Barlaam sis sur le Mont Casius ou Ĝabal al-Akra'. Ce monastère est considéré par les Arméniens, d'aujourd'hui, comme leur appartenant mais les Géorgiens le revendiquent aussi.

Selon un colophon de manuscrit (1101), le catholicos (Patriarche) arménien Grigor Vekayasêr a utilisé ce monastère comme lieu de retraite en (1065-1105). Mais Wachtang Djobadze dans son ouvrage, *Materials for study of Georgian monasteries in the western environs of Antioch on the Orontes*, démontre archéologiquement que ce sont les Géorgiens qui ont été les maîtres d'œuvre du monastère et les possesseurs du-dit monastère au XIIème siècle. Cela nous pose donc un problème quand à connaître la réalité des implantations monastiques dans la région d'Antioche. Ce n'est pas le seul exemple de monastère disputé entre plusieurs communautés.⁶ Comme le rappelle assez souvent Michel le Syrien dans sa chronique, il était très fréquent que des monastères soient pris, au sens militaire du terme, par la force donc, par des religieux d'un autre rite. Les sources sont trop peu précises pour véritablement comprendre le découpage géographique monastique de la région d'Antioche et plus généralement de la Syrie du Nord. Le rapprochement des sources écrites et archéologiques est indispensable.

Prise de la ville d'Antioche :

⁵ Matthieu d'Edesse, p.217.

⁶ Weitenberg, *The Armenian monasteries in the black mountains*

La fin du siège d'Antioche est due à la « trahison » d'un soldat responsable d'une tour, tour par laquelle ont pu s'introduire les soldats Francs.

Nommé Firouz, Nayrouz, Arğūz, cet homme est constamment défini comme un Arménien que ce soit dans les sources occidentales, arabes voire grecque comme Anne Comnène. Mais un Arménien converti à l'Islam. Les auteurs occidentaux notent d'ailleurs qu'il souhaitait revenir au christianisme et dans ce sens souhaitait livrer la ville d'Antioche aux Croisés comme signe de reconnaissance.

Nous ne connaissons rien de ses origines véritables, mais les sources nous fournissent des renseignements précis démontrant qu'il faisait partie d'une puissante famille d'Antioche.

Selon Guillaume de Tyr :

« Or, il y avait parmi eux, dans la cité, des familles très nobles, devant à des aïeux bien nés l'antiquité de leur sang ; parmi elles, il y avait une tribu remarquable par sa naissance, appelée Beni Zerra, ce qui se traduit en latin par filii loricatoris [les fils du fabricant de cuirasses]. Ils tiraient ce nom de l'un des leurs qui avait introduit chez eux cette activité, devenue héréditaire comme leur nom »⁷

Ibn al-Kalānisī parle le premier d' « armuriers de la suite de l'émir Yağī Siyān »⁸, puis de la prise d'Antioche « grâce à l'action de l'armurier, un Arménien nommé Nayrūz (sic) »⁹

Nous remarquons tout de suite que le nom de « Beni Zerra » utilisé par Guillaume de Tyr est la transcription de Banū al-Zarrād, donc la « famille du forgeron ».

Fayruz est donc issu d'une famille arménienne de forgerons ayant la garde d'une tour de la ville d'Antioche. Tout cela démontre la puissance de cette famille et son implantation depuis sans doute de nombreuses années.

Il n'est pas étonnant de constater que nous retrouvons ce nom, al-Zarrād, en 1260 lors de la prise d'Ḥarīm par les Mongols. C'est un certain Mubāriz al-Dīn Miḥā'il al-Zarrād qui tient la place au nom des ayyubides d'Alep. En sachant que Firouz à la suite de son aide aux Croisés a été fieffé dans la région, nous pouvons penser que ce Mubāriz al-Dīn Miḥā'il est un de ses descendants. Et il est d'ailleurs amusant de constater qu'à son tour Mubāriz al-Dīn Miḥā'il livre la place forte aux assaillants comme le fit son aïeul en 1098.

⁷ HOc, t. I, vol. 1, p. 212, Huygens, p. 286.

⁸ Ibn al-Qalanisi, p. 40.

⁹ *Ibid.*, p. 135.

Comme nous venons de le voir, les Arméniens se trouvent donc dans Antioche mais aussi à l'extérieur de la ville. Ce sont des notables citadins, des aristocrates mais aussi des ruraux cultivant la terre.

Fuite de Yağī Syān et des Turcs :

A la chute d'Antioche, le commandant en chef de la ville s'enfuit. Tous les auteurs (arabes et occidentaux) s'accordent à dire que Yağī Syian est, dans sa fuite, tué par un ou des Arméniens dans les montagnes. En croisant les sources on peut reproduire son itinéraire.

L'Anonyme syriaque nous informe qu'il fuit vers le sud-est puis selon Ibn al-'Adim, il tombe de cheval près d'Armanaz et sa tête est envoyée aux Francs à Antioche. Les renseignements sont certes tenus, mais nous nous apercevons que c'est bien le chemin qui mène à Alep.

« Le Turc Isgrin, qui était gouverneur de la ville, voyant que la ville était prise, s'enfuit et sortit par la porte de la citadelle supérieure située sur la montagne et s'en alla vers le sud-est dans la montagne.. »¹⁰

Yaghi Syan fuit la ville avec des fuyards. Il tombe de cheval près d'Armanaz. Il est tué par des Arméniens, et sa tête est envoyée aux Francs. ¹¹

« Enfin au moment où l'émir d'Antioche, Gratien, cherchait son salut dans la fuite, un certain paysan arménien lui coupa la tête et se hâta de l'apporter aux Francs. »¹²

« Cassien étant sorti par une fausse porte fut pris et décapité par des paysans arméniens, qui vinrent nous présenter sa tête ce qui arriva, je pense, par l'effet d'une disposition particulière de Dieu, car Cassien avait fait trancher la tête à beaucoup d'hommes de la même nation.¹³ »

Nous nous écartons d'Antioche mais les Arméniens semblent toujours présents dans les montagnes mais sans véritablement savoir où. Les Turcs d'Antioche qui prennent à leur tour la fuite sont rattrapés par des paysans arméniens et tués.

¹⁰ Anonyme syriaque, p.42

¹¹ Ibn al-'Adīm, Zubdat al-Ḥalab min Ta'rīḫ Ḥalab, RHC Or Tome III, pp.581-4

¹² Foucher de Chartres, Histoire des Croisades, p.46

¹³ Raymond d'Agiles, Histoire de la Première croisade, p.266

« Les musulmans qui quittent le siège d'Antioche et qui s'écartent de l'armée sont tués par les Arméniens dans les montagnes. »¹⁴

« Les Arméniens et les Syriens, informés que les Turcs avaient perdu la bataille, sortirent de leurs villages, se mirent en embuscade dans les défilés et en tuèrent ou en prirent un grand nombre. »¹⁵

Ibn al-'Adīm est le seul qui indique quand même quelques places où les Arméniens sont présents :

« Les musulmans prennent peur et quittent les villes de 'Amm et Innib' entre Antioche et Alep. Ils les laissent en possession des Arméniens. »¹⁶

Les Turcs font donc face à une population combattante dans les montagnes entre Antioche et Alep. C'est même une véritable traque que décrit Robert le Moine, montrant les Arméniens et les Syriaques partis rechercher les Turcs survivants

« dans les cachettes des forêts, dans les cavernes des rochers, dans les creux des montagnes » et les tuant après les avoir complètement dépouillés »¹⁷.

Devons nous penser que ces Arméniens sont seulement des paysans pourchassant des ennemis en fuite ? Si l'on suit Guillaume de Tyr, les montagnes sont remplies de petits fiefs.

« Les satrapes, tant des Arméniens que des Turcs, qui habitaient dans les montagnes, en apprenant que le susdit Tancrede, grâce à son bras robuste et à son armée nombreuse, s'étaient assujetti toute la province, et craignant qu'il ne grimât jusqu'à eux et ne fit captifs également leurs peuples et ne ruinât leurs municipia (châteaux-forts), lui envoyèrent des ambassades à l'envi et se dépensèrent sans compter pour se concilier sa faveur et entrer dans son amitié. »¹⁸

Ces Arméniens que Guillaume mentionne sont sans aucun doute le reliquat des garnisons de l'Empire byzantin, émancipées de leur tutelle byzantine (après la bataille de

¹⁴ Ibn al-'Adīm, Zubdat al-Ḥalab min Ta'rīḫ Ḥalab, RHC Or Tome III, p.583

¹⁵ Anonyme, pp.86-87

¹⁶ Ibn al-'Adīm, Zubdat al-Ḥalab min Ta'rīḫ Ḥalab, RHC Or Tome III, p.582

¹⁷ Robert le Moine, HOc, t. III, p. 836.

¹⁸ Guillaume de Tyr ; Hocc, T1, Vol.1, p.149

Mantzikert en 1075, *entre Byzantins et Seljukides en Anatolie*), renforcées par de nouveaux éléments arméniens venus de l'Est et réunis sous la bannière de Vasak Pahlawouni puis de Philarète Brachamios jusqu'en 1085. D'après Ibn al-'Adīm, des Arméniens possédaient, pour leur compte, la forteresse de Bourzey en 1089 lorsque celle-ci fut conquise par le seldjukide Qasim al-Dawla Aqsunqur. Ils étaient donc présents non seulement comme paysans-soldats mais aussi comme notables et seigneurs de terres. On possède plusieurs noms d'Arméniens fieffés dans la région d'Antioche au lendemain de la Croisade, comme par exemple Ursinus de la Montagne d'Antioche mentionné par Albert d'Aix en 1111. Ce qui montre que les Arméniens ont continué à posséder des terres dans la Principauté d'Antioche.

CONCLUSION

En guise de conclusion nous allons élargir notre région d'étude vers le sud. Les Croisés après la prise d'Antioche reprennent leur marche vers le Sud en direction de Jérusalem. Les Arméniens encore une fois sont assez présents dans les sources.

En 1102, Andronic Tzintziloukès (il a un nom grec, mais c'est un arménien), commande Lattaquié avec ses troupes arméniennes et subit les attaques de Tancrede, auquel il abandonne la ville.¹⁹

En 1107, les habitants chrétiens (sans doute des Syriacques) et les Arméniens d'Apamée font appel à Tancrede pour qu'il prenne possession de la place.²⁰ Lors d'un concile arméno-grec à Qal'at al-Rum/Horomkla (1179) au Nord d'Alep, est mentionnée la présence de Kostandin, évêque arménien d'Apamia d'Asorik' (Apamée de Syrie) ainsi que celle de Sargis, évêque de Lattaquié, dénotant une présence qui perdure en ces deux villes.

Non loin d'Apamée, à Shayzar nous trouvons des troupes arméniennes au service des Banū Mounqidh avant le premier tiers du XIIème siècle. L'origine de ces troupes doit encore être sans doute trouvée dans la reconquête byzantine du Xème siècle.

Par contre il n'existe pas de trace de la garnison arménienne, mentionnée par Yahya al-Antakyi, installée lors de la reconquête byzantine à Tartous.

Les communautés arméniennes s'égrainent donc au passage des francs en direction du sud, au coup par coup. Ils ne sont plus, contrairement aux environs d'Antioche, les habitants

¹⁹ Anne Comnène, T. III, pp.35.36. Étymologie de ce nom : dchendcheghouk (petit moineau en arménien). On trouve plusieurs personnages portant ce nom dans le Vaspourakan. Voir Dédéyan, *Pouvoirs Arméniens*

²⁰ Albert d'Aix, Hoc IV, p.640

les plus nombreux, mais apparemment ils ne sont plus véritablement présents dans les montagnes mais plutôt sur les plaines : le Ġāb et la plaine côtière.

La région d'Antioche est pour cette période en tout cas le centre d'une population arménienne nombreuse de tous milieux sociaux (aristocrates, marchands, paysans et religieux) aussi bien ruraux que citadins. Malheureusement subsiste un problème que les sources ne résolvent pas, ce sont les rapports entre les Arméniens et les autres communautés chrétiennes indigènes et musulmanes.

En 1268, Baybars attaque et prend la ville d'Antioche. Encore une fois les Arméniens sont présents et jouent un rôle non négligeable dans la défense de la ville. La présence arménienne semble donc perdurer au moins jusqu'à cette date dans la région.